

LES ÉLÉMENTS D'ARCHITECTURE CIVILE

Sans doute oublierait-on trop volontiers, tant la symbolique militaire est présente dans l'analyse contemporaine, que le *Crac* fut aussi un lieu de vie ; selon les chroniqueurs, plus de deux milliers de personnes pouvaient y demeurer, avec les contraintes d'une vie de garnison. Dans le cœur de la forteresse ne vivaient sans doute que les chevaliers et leurs valets : la soldatesque mercenaire, les artisans et les fournisseurs devaient occuper les espaces intermédiaires entre les enceintes, en particulier les casernements situés à l'est. Comment furent prises en compte les contraintes liées à la résidence de toute cette garnison ?

L'organisation des fonctionnalités civiles

Les programmes primitifs

Au travers des trois exemples présentés ici, il apparaît clairement qu'il n'existait pas de schéma *in abstracto* d'organisation des fonctionnalités à l'intérieur des édifices. Ou, au moins, qu'aucun indice ne plaide pour que les architectes de l'Ordre aient eu un carcan normatif, un plan préétabli ou quoi que ce soit d'approchant, si ce n'est la prégnance d'une recherche géométrique. Il est vrai que l'on doit immédiatement exclure Qal'at Yahmur, château de second ordre, dont l'organisation était nécessairement différente de celle des châteaux de premier ordre.

Comme on l'a déjà vu, le *Crac* et *Belvoir*, édifices semble-t-il réalisés *a nihilo*, ne fournissent guère d'indications pour le XII^e siècle : hormis la caractérisation en « salle sans fin », hormis l'implantation de la chapelle, on ne décèle dans aucun d'eux les indices qui permettraient de distinguer la *grande salle*, les dortoirs, les salles affectées à l'infirmerie, la cuisine, etc. Tous les éléments en notre possession sont postérieurs, et relatifs à un état modifié.

Peut-on avoir, avec le Marqab, une autre vision ? C'est à vrai-dire bien plus complexe, car le Marqab ne possède pas, comme les deux autres, un programme d'ensemble systématisé. Dans ce château, ce qui semble frappant est la conception par grands blocs - le bloc des salles *K, L, N* étant le plus impressionnant, adjoint à la chapelle, l'autre bloc, celui des salles *R*, formant le contrepoint.

Ne doit-on donc pas faire le postulat d'une tentative, par les Hospitaliers, de mettre au point des programmes généraux permettant de disposer des espaces de façon modulaire, interchangeable d'une certaine façon ?

Les programmes en évolution

Les programmes de seconde phase, tant au *Crac* qu'au Marqab, révèlent la capacité d'adaptation des Hospitaliers à des données nouvelles. Ces données étaient-elles externes seulement, liées à la défense ? C'est bien peu probable. La construction de la *grande salle* au *Crac*, certainement attribuable entièrement au milieu du XIII^e siècle, montre la nouvelle attitude des Chevaliers face à leurs châteaux.

La salle est affirmée sur la cour grâce à une galerie ; elle fait face à la chapelle, sa galerie de cloître formant le pendant au porche de la chapelle. Mais, dans ce château, la vie s'organise définitivement en deux zones, et à deux altitudes : *grande salle* et chapelle se trouvent au rez-de-chaussée de la cour, alors que toutes les fonctions résidentielles des *Chevaliers* se concentrent dans le nouveau « donjon ». Le changement de parti est considérable, la première enceinte étant laissée en l'état hormis dans le secteur du « donjon ».

Peut-on avoir, avec le Marqab, une autre vision ? Un point frappe d'emblée : au Marqab, la chapelle et la *grande salle* jouaient des rôles diamétralement opposés - la première massive et monumentale occupant un côté de la cour principale, la seconde au contraire, toute en finesse, jouxtant la porte d'entrée qu'elle dominait par une chambre associée. Il n'y avait donc aucune relation nécessaire entre la salle d'apparat et la chapelle ; ceci confirme ce que l'on peut lire aussi au *Crac*. Tout se passe donc comme si les fonctionnalités étaient nettement disjointes, indépendantes les unes des autres : rien à voir ici avec la liaison quasi organique de la chapelle avec le logis seigneurial dans les pays métropolitains.

Qal'at Yahmur semble apporter une conception différente : en effet, on peut imaginer que c'est après la destruction par *Salāh ad-dīn*, en 1188, que les Hospitaliers (pour autant que l'identification soit bonne) construisirent cette grosse tour, à la fois résidence et défense. Quant au quatrième château étudié ici, il montre à l'évidence un programme en perpétuelle évolution, en raison vraisemblablement d'événements destructeurs, qu'il s'agisse de tremblements de terre ou de destructions volontaires. Mais la fonction même de ce château paraît être assez marginale par rapport à tous les autres évoqués ici.

L'eau

On sait, depuis les relevés qu'avait pu faire F.ANUS, que l'eau fut sans doute l'un des aspects les mieux maîtrisés du Crac ; ceci ne se dément nullement au Marqab.

Les citernes

Le Crac. Un nombre considérable de citernes fut ménagé, tant dans le cœur de la forteresse qu'à son pourtour immédiat, chacune d'entre elles étant approvisionnée par des conduites provenant des terrasses de l'enceinte « entre peaux ». Aujourd'hui encore, on peut voir les larges saignées ménagées dans les murailles intérieures pour accueillir des conduites acheminant l'eau dans ces citernes souterraines : F.ANUS en avait repéré neuf à l'intérieur de la première enceinte, et une au nord-ouest, à proximité de la tour *D*.

Bien sûr, il serait illusoire de penser que toutes ces citernes furent ménagées de façon contemporaine : au contraire, on peut penser qu'elles furent aménagées de façon progressive, à mesure que croissait la demande en eau, et que se construisaient de nouveaux bâtiments. La meilleure preuve en est fournie par la grande conduite qui fut aménagée lors de la construction de la seconde enceinte le long des flancs sud et ouest de la première enceinte : cette conduite recueillait toutes les eaux provenant des terrasses de la seconde enceinte, les conduisant dans la citerne nord-est proche de la tour *D*. Cette conduite est encore en usage ; malheureusement, elle ne recueille plus que les eaux usées du restaurant installé en partie supérieure de la tour *D*, et de son annexe en tour *E*, et au demeurant elle est probablement remplie de déblais sur une bonne partie de son tracé.

De la même façon, la construction de la *grande salle* s'accompagna de l'aménagement de châteaux pratiqués dans certains des contreforts, afin de desservir l'une des citernes de la plate-forme ; or on a vu que cette *grande salle* ne fut construite qu'au milieu du XIII^e siècle. On peut voir, au niveau 3b, la complexité du réseau de canalisations qui s'ensuivit.

Le Marqab. L'eau était au centre du château, au sens propre comme au figuré, puisque la grande citerne principale se trouvait au milieu de la première cour. Mais ce qui est intéressant également, est l'aménagement d'une citerne en partie basse du grand bâtiment *X*, permettant de servir en eau tout le secteur réservé de la forteresse. On remarque encore les châteaux (qui ne sont pas tous d'époque) approvisionnant cette citerne en eau, en particulier au coin entre la chapelle et le bâtiment.

Qoulei'at/Coliath. On trouve à Qūlei'at une citerne enterrée à l'est de la cour ; elle était approvisionnée par l'eau des terrasses : comme au *Crac*, on note parfaitement les rainures verticales qui accueillaient les descentes d'eau réalisées sans doute en céramique.

Les réservoirs à ciel ouvert ou berqil

Au *Crac*, le grand réservoir situé au sud a, de tout temps, été présenté comme l'une des réalisations majeures des Croisés pour satisfaire leur besoin en eau ; cette exemplarité s'accompagnait de l'existence d'un aqueduc approvisionnant ce réservoir.

Pourtant, il paraît presque certain qu'au moins l'aqueduc ne date pas de l'époque croisée : il s'agit d'un ouvrage musulman, réalisé en même temps qu'était reconstruite la tour *6*, soit au temps de Beïbars ; outre son rôle d'approvisionnement en eau, il avait la particularité d'assainir les latrines de cette tour. Je ne pense pas que les Croisés aient conçu ce long aqueduc car il avait pour rôle principal de fournir en eau le réservoir, et surtout à l'aval le hammam. Une telle installation nécessitait beaucoup d'eau pour son fonctionnement ; c'est à cette fin que fut construit l'aqueduc.

Le grand berqil date-t-il de l'époque franque ? Au moins le fossé existait-il, avec ses glacis, entre la seconde enceinte et les écuries *1* ; était-il en eau à l'époque des chevaliers ? On peut le penser, dans la mesure où ce grand fossé jouxtait les écuries ménagées pour accueillir les chevaux de la garnison : il suffisait d'établir un barrage à l'extrémité orientale du fossé pour créer une citerne naturelle où les chevaux puissent se désaltérer et s'hydrater.

Il existait, au Marqab, un grand réservoir à ciel ouvert situé au sud du château, à l'extérieur, au col dominé par la tour de l'« Éperon » ; ce réservoir est encore visible aujourd'hui, obligeant la route d'accès à décrire un lacet brutal pour conduire au château. Alimenté exclusivement par les eaux de pluie, il ne pouvait que fournir une source annexe pour le château et la ville, se situant en dehors du périmètre fortifié ; on peut s'interroger sur sa datation, rien ne prouvant qu'il soit contemporain des édifices qui le dominent.

Les latrines

Peu abordé jusqu'à présent, le domaine des latrines est d'un intérêt certain : car il permet de cerner l'usage des différentes salles, et de fixer l'usage fonctionnel des parties de la forteresse.

Le Crac

Les premières latrines de la forteresse. Dès sa construction, la forteresse fut dotée d'une batterie de douze latrines ménagées dans des niches réparties de part et d'autre la porte *q*. Ces latrines donnaient, pour autant qu'on puisse en juger aujourd'hui, dans des fosses situées au-dessous du sol des salles intérieures. Rien n'indique, extérieurement, que ces fosses aient été dotées d'un orifice d'évacuation : on n'en décèle pas la trace extérieurement.

Il est certain que ces latrines furent primitivement destinées aux chevaliers qui composaient la garnison de la forteresse : en effet, il n'existe nulle part ailleurs, au niveau 4, d'aménagements autres de ce type. On doit donc penser que ce secteur nord-ouest fut réservé, dès l'origine, à ces fonctions polluantes ; leur situation intermédiaire entre la chapelle et le site futur de la *grande salle* pourrait faire penser que les dortoirs des chevaliers se situèrent primitivement dans l'aide occidentale de la première enceinte, de telle manière que les latrines puissent servir à la fin de la nuit, avant l'office du matin.

Ce type d'aménagement est peu connu dans la fortification croisée, voire musulmane, au moins dans les sites couverts par la bibliographie, et dans ceux que j'ai pu visiter. Cependant, il est d'un grand intérêt de noter la présence de latrines en batterie du même type - latrines murales juxtaposées sous arcs brisés, dans le château de Qal'at al-Kerak/*Crac de Montréal*, dans un des bâtiments attribués à la première phase de construction : il s'agit de quatre niches juxtaposées, exactement de la même facture que celles du *Crac* ⁽¹⁾. Ici encore, il semble s'agir de latrines à fosse : cependant, les modifications du château ont été telles qu'il est impossible de trancher sur le sujet.

Mais il est important de signaler que ces deux exemples sont assez représentatifs d'un concept « intériorisé » de la latrine, et, au surplus, d'un usage communautaire des latrines en batterie. Concept d'essence monastique, ou aussi d'essence purement militaire : dans le cas du *Crac*, c'est plutôt le premier adjectif, dans le cas du *Kerak*, fortification non confiée à un Ordre, c'est plutôt le second.

Les latrines de la tour *D*. On a déjà eu l'occasion à plusieurs reprises d'insister sur la fonction de tour de latrines que joua la tour *D*. Au niveau 4, la bretèche située dans sa face orientale offrait trois latrines supplémentaires à la batterie de douze existant à l'intérieur de l'enceinte : il est probable que ceci résultait de l'augmentation de la garnison. Cependant, la situation de ces trois latrines en encorbellement dans la tour, difficilement desservies par un escalier externe, laissent douter de leur usage quotidien.

En revanche, les douze latrines ménagées au niveau 5 de la tour *D* revêtent un intérêt considérable : leur situation à l'étage révèle, en effet, que la garnison des chevaliers s'était déplacée du niveau 4 au niveau 5, nécessitant l'aménagement d'un nombre équivalent de latrines à celui du niveau 4. Or, à l'époque où fut construite la tour *D*, l'élévation des bâtiments au niveau 5 n'existait pas encore, ou au mieux elle était en cours de chantier. Il semble donc que les maîtres de l'ouvrage aient décidé sciemment de commencer par la construction de cet édifice de confort, comme s'il s'était imposé préalablement à la construction des bâtiments. Mais, curieusement, ces bâtiments s'édifièrent en définitive au sud, assez loin de la tour *D*, dans le « donjon » : est-ce-à dire qu'il y eut un bouleversement du programme ? Je pense que ce hiatus le prouve.

Il s'agit de latrines à évacuation directe, c'est-à-dire sans fosse. L'avantage essentiel résidait dans la capacité défensive supplémentaire apportée par une telle disposition, toutes ces latrines pouvant servir de mâchicoulis, comme on l'a vu plus haut.

La création d'un véritable « secteur des latrines » au nord-ouest de la forteresse. C'est exactement en face de la tour *D* que furent ménagées les latrines de la troisième enceinte occidentale : en effet, la tour *10* fut cantonnée d'une petite annexe contenant trois latrines destinées à la garnison, voire aux occupants des lices entre troisième et seconde enceinte. Il s'agissait de latrines à fosse.

Leur aménagement en ce lieu n'est pas innocent : on peut faire l'hypothèse d'une véritable regroupement de cette fonction polluante dans le secteur nord-ouest de la forteresse, le plus éloigné des édifices résidentiels du « donjon ».

Les latrines du « donjon ». On a relevé la présence de plusieurs latrines dans les diverses salles du « donjon ». Au niveau 5, il en existe une dans la tour *G* ; il s'agit d'une latrine à fosse, ménagée au fond d'un couloir en chicane afin d'éviter la propagation des odeurs. Curieusement, il semble ne pas en avoir existé dans le bâtiment *r* voisin, auquel j'attribue pourtant la fonction de dortoir pour les chevaliers.

Au niveau 6, la salle de la tour *H* possède une latrine à fosse ; j'ai émis l'hypothèse qu'il s'agissait d'un dortoir des dignitaires. Une autre latrine se trouvait dans la salle du niveau 7 de la tour *G* ; en revanche, la tour *F* semble ne pas en avoir possédé au niveau 7, malgré la fonction certainement résidentielle de cette tour.

⁽¹⁾ [DESCHAMPS, 1939 : 80-98] ne les a semble-t-il pas vues, l'intérieur de la forteresse n'étant pas encore totalement dégagé à son époque. Elles datent probablement de l'époque de Payen le Bouteiller, après 1142 ; l'absence de réelle étude archéologique du site empêche d'aller plus loin.

Le nombre de latrines disponibles dans tout ce secteur du « donjon », assez faible si on le compare au nombre des latrines établies dans le secteur de la tour *D* au niveau 4 et 5, prouve que cette zone fut destinée à une population assez peu nombreuse. Ceci confirme, sans beaucoup de doute, que les niveaux 6, 7 et supérieurs furent réservés aux dignitaires de l'Ordre sur place.

Autres latrines dans la forteresse. D'autres latrines peuvent être identifiées dans la forteresse. Dans la tour *A*, on trouve une latrine à fosse au niveau 4, certainement d'époque franque ; il est probable que cette latrine fut destinée à la garnison de cette tour primordiale au plan défensif. Plus tard furent réalisées les latrines à fosse de la grande caserne *j2*, au niveau 2, avec trois niches pour la garnison ; dans le même temps, l'appartement d'officier aménagé à l'extrémité de cette caserne fut doté d'une latrine dans les soubassements de la tour *A*.

Enfin, à l'époque musulmane, des latrines furent aménagées dans l'annexe orientale de la tour *6*, en connexion avec l'entrée de l'aqueduc amenant l'eau au berquil. Contrairement à toutes les autres, il est probable que ces latrines se caractérisèrent par une évacuation en eau courante, grâce à la présence de l'aqueduc.

Bien sûr, la fonction de latrines dut être assurée aussi par les innombrables bretèches ou mâchicoulis qui garnissaient la forteresse ; on peut admettre que les garnisons usèrent de ces encorbellements pour satisfaire à leurs besoins naturels. Mais il semble indubitable que l'on puisse mettre en relation la présence de latrines programmées dans ce rôle exclusif avec la densité de population dans les divers secteurs de la forteresse.

Le Marqab

La présence de latrines est bien plus discrète au Marqab : on peut s'en étonner, les deux châteaux ayant eu la même destination, et sans doute des garnisons équivalentes. En fait, les seules latrines clairement identifiables au Marqab se trouvent dans la tour *Y*, où elles formaient un bloc dans la paroi occidentale de la tour. Il s'agissait de latrines à fosse, destinées à la garnison de Chevaliers, mais en proportion à peu près équivalente à ce qui put exister au *Crac* dans le « donjon ».

Par ailleurs, je pense que l'on peut interpréter comme un conduit de latrines la construction adventice situé à l'angle des bâtiments *N* et *M*, dans la cour secondaire ; ce conduit desservait des bâtiments ruinés situés au-dessus des terrasses, vraisemblablement musulmans.

Il faut admettre que, s'il y eut des dispositions particulières à ce sujet, elles ont disparu au profit d'autres constructions ou de réaménagements ; mais il faut se garder de toute affirmation péremptoire à ce sujet. Ainsi, à *Belvoir*, les fouilles n'ont pas permis de retrouver trace d'un aménagement équivalent à celui du *Crac*.

Qal'at Yahmur et Qulei'at

Dans ces deux châteaux, la présence de latrines est plus discrète ; je n'ai pu, à vrai-dire, en situer dans le premier, alors que dans le second on ne reconnaît guère qu'une latrine, pratiquée à l'angle nord de la tour *8* avec l'enceinte. Il s'agissait d'une latrine à fosse ménagée dans une petite annexe à la tour.

L'hygiène corporelle

Les aménagements au temps des Chevaliers

La place réservée à l'hygiène corporelle, si l'on excepte les latrines, paraît infime dans ces grandes forteresses : il n'est pas un seul élément d'hygiène qui puisse être certainement attribuable aux Croisés : pas un lavabo, pas une fontaine, rien de tout cela ne demeure à l'état maçonné. Mais, à vrai-dire, ceci ne peut guère étonner si l'on fait référence à la construction occidentale : les installations d'hygiène corporelle sont rarissimes dans les constructions des XII^e et XIII^e siècles, qu'il s'agisse de l'architecture encore en élévation, ou de vestiges révélés par la fouille. Lorsqu'il en existe, ce sont au mieux des lavabos, tels que visibles à Provins ou à Châtillon-Coligny ⁽²⁾.

Pourtant, l'hygiène corporelle n'était nullement inconnue : la littérature de la fin du XII^e siècle fait souvent référence au bain dans des cuves remplies d'eau chaude. Certes, il n'était pas quotidien, loin s'en faut : mais il avait, dans cette littérature, une vertu symbolique de purification. Dans son *Cligès*, Chrétien de Troyes décrit même la superbe tour que construisit l'architecte Jean, qui contenait une étuve alimentée en eau chaude par un conduit souterrain ⁽³⁾ : mais de telles installations n'étaient certainement pas fréquentes, voire étaient très rares à son époque, sinon il ne la décrirait pas avec une telle admiration.

⁽²⁾ [MESQUI, 1993 : 167-185].

⁽³⁾ Chrétien de TROYES, *Cligès*, éd.A.Micha, Paris, 1982, v.5545-5563.

Il est assez clair qu'en pays d'Orient, les Francs découvrirent une civilisation habituée, quant à elle, à une hygiène corporelle attentive : la coutume du bain dans le hammam les étonna sans doute, et les choqua d'une certaine manière, comme étant représentative d'un relâchement des mœurs. Il suffit de lire Caffaro le Gênois raconter la prise du Marqab en 1140, lorsque Renaud Masoiers s'empara du château par surprise au moment où les défenseurs profitaient des bains et des vergers, « suivant la coutume des Sarrasins » pour s'en apercevoir ⁽⁴⁾. Mais il est certain également que les occidentaux s'accoutumèrent : les anecdotes de Usāma Ibn Munqidh relatives au chevalier franc et son épouse dans un hammam, puis à un Franc et à sa fille, sont instructives à ce sujet, même si elles sont largement imaginaires ⁽⁵⁾.

Les chevaliers de l'Hôpital n'étaient pas sans connaître, et vraisemblablement sans user de hammams, au moins dans un contexte urbain : ainsi, à 'Akkā/Acre, le grand couvent de l'Hôpital jouxtait les bains, mentionnés en 1192. Les archéologues ont pu reconnaître que sous les bains ottomans existait préalablement une installation franque, voire même plus ancienne ; ils pensent que les bains étaient utilisés par les chevaliers, ou par les malades accueillis par l'établissement ⁽⁶⁾.

Compte-tenu de la totale inexistence de restes dans les châteaux, force est de penser que l'hygiène corporelle se pratiquait dans des lieux indifférenciés, grâce à des dispositifs meubles tels que des cuves.

Les aménagements à l'époque musulmane

En fait, c'est bien à l'époque musulmane que l'on peut attribuer l'un des éléments majeurs d'hygiène au *Crac* : il s'agit du hammam ménagé au sud-est. Sans doute Paul DESCHAMPS n'eut-il pas l'occasion de le visiter, puisqu'il n'en dit pas un mot dans son étude ; en tout cas, il ne lui attribuait sans doute qu'un rôle annexe, postérieur à la grande époque croisée.

Quoi qu'il en soit, ce hammam qui n'est pas aujourd'hui daté, et peut remonter à toute époque postérieure à la prise de 1271, montre bien la prise en compte par les Musulmans d'une fonction primordiale d'hygiène : celle du lavage du corps. Au-delà, la construction de ce hammam nécessita un approvisionnement en eau qui justifia la construction de l'aqueduc desservant le berqil, comme il a déjà été dit. Le grand réservoir, à l'époque musulmane, jouait tout à la fois le rôle de piscine et d'abreuvoirs pour les chevaux, mais aussi celui de réservoir d'eau pour les besoins du hammam. L'implantation de celui-ci en contrebas de la cour du niveau 3 permettait une alimentation idéale par l'eau du réservoir.

Un tel aménagement ne fut pas mis en œuvre au Marqab. Mais, selon toute probabilité, l'utilité devait être moins affirmée, la ville voisine ayant peut-être accueilli ce type de bâtiment. De toute façon, le Marqab avait été largement surclassé par le *Crac* dès la prise de ce dernier en 1271, puisqu'il devint un centre de commandement régional.

Le confort

Il est peu de dire que les édifices considérés ici ne manifestent guère d'attributs liés au confort ; si l'on excepte les latrines, ou les bains, le plus souvent musulmans, le moins que l'on puisse dire est que les conditions de vie devaient être spartiates.

Un point mérite l'attention, à ce sujet : celui du chauffage. Sans doute paraîtra-t-il curieux d'évoquer ce sujet dans un pays plutôt connu par ses conditions climatiques caniculaires ; cependant, nul n'ignore que les hivers peuvent être rigoureux, spécialement sur des sommets comme ceux qui portaient le *Crac* ou le Marqab. Pour autant, on cherchera en vain, dans les programmes développés dans ces édifices, la présence de cheminées : il faut croire que l'on se contentait, dans le cas d'hivers rudes, de braseros ou de poêles.

Il n'est guère que deux sites où l'on trouve la trace de cheminées. Le premier est le *Crac*, où l'on peut vraisemblablement identifier, dans la gaine ménagée au niveau 4 du front sud à l'époque musulmane, deux cheminées destinées à apporter quelque confort à la garnison ; une autre cheminée se trouve dans le logis d'officiers du bâtiment *j2*, également datable de l'époque musulmane.

Le second site est celui de Qūleī'at, où le petit local *c1* possédait une cheminée. Sans doute s'agissait-il d'un poste de garde ; sa datation demeure problématique, mais on sait en tout cas qu'il était postérieur à l'ensemble des constructions défensives de l'enceinte.

⁽⁴⁾ Le texte est entièrement cité dans [DESCHAMPS, 1973 : 261-262].

⁽⁵⁾ USAMA IBN MUNQIDH, *Des enseignements de la vie. Kitāb al-Ī'tibār*, éd. A. Miquel, Paris, 1983, p.299.

⁽⁶⁾ [GOLDMANN, 1994 : 15, 28-29].